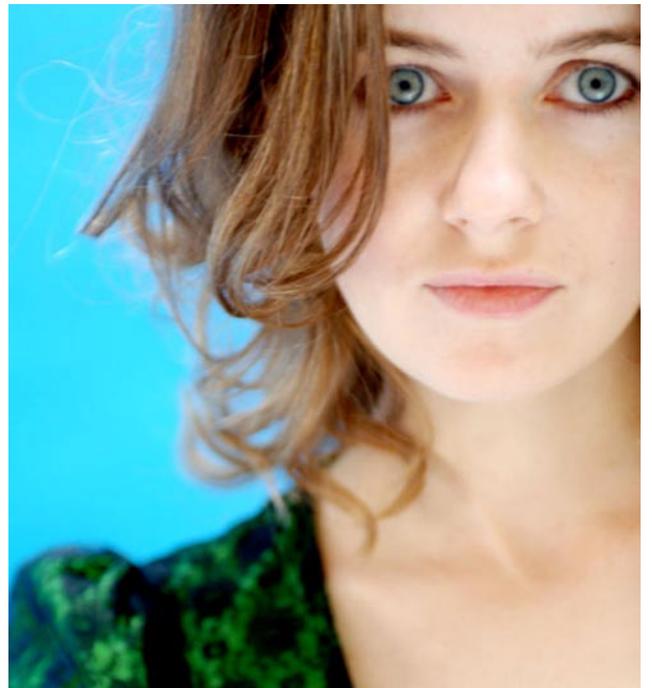


Du 2 au 19 novembre 2006
Salle Charles Apothéoz

Mademoiselle Julie

de August Strindberg



Traduction :
Terje Sinding
Mise en scène :
Jacques Vincey
Collaboration artistique :
Véronique Caye
Scénographie :
Pascale Stih
Jacques Vincey
Lumière :
Marie-Christine Soma
Musique et son :
Alexandre Meyer
Frédéric Minière
Maquillage :
Paillette
Costumes :
Claire Risterucci
Régie générale
Eric Proust
Régie lumière :
Anne Vaglio
Administration de
production, diffusion :
Emmanuel Magis
(Les Petits Ruisseaux)

Avec :
Cécile Camp
Julie Delarme
Vincent Winterhalter

Durée :
environ 1h30
Age conseillé :
dès 12 ans

Jeudi 02.11. 19h00
Vendredi 03.11. 20h30
Samedi 04.11. 19h00
Dimanche 05.11. relâche
Lundi 06.11. relâche
Mardi 07.11. 19h00
Mercredi 08.11. 19h00
Jeudi 09.11. 19h00
Vendredi 10.11. 20h30
Samedi 11.11. 19h00
Dimanche 12.11. 17h30
Lundi 13.11. relâche
Mardi 14.11. 19h00
Mercredi 15.11. 19h00
Jeudi 16.11. 19h00
Vendredi 17.11. 20h30
Samedi 18.11. 19h00
Dimanche 19.11. 17h30

Production :
Compagnie Sirènes
Coproduction :
Théâtre Vidy-Lausanne
L'Hexagone, Scène nationale de Meylan
Maison des Arts-Thonon
Théâtre de l'Onde, Espace culturel de Vélizy-Villacoublay
Avec le soutien de :
la DRAC Ile-de-France - ministère de la Culture et de la
Communication et du Théâtre Suresnes Jean-Vilar

Mademoiselle Julie

de August Strindberg

«Mademoiselle Julie»
Tragédie naturaliste
1888

«Mademoiselle Julie» est une pièce de guerre.

Guerre des sexes qui s'attirent et se repoussent sauvagement.
Guerre des coeurs et de la raison.
Guerre des cerveaux engagés dans une lutte à mort pour la domination.

La pièce démarre pourtant dans l'euphorie de la fête de la Saint-Jean.
Julie, fille du comte, danse avec les paysans et les domestiques.
Dans la cuisine, Jean et sa fiancée Christine critiquent l'attitude de leur maîtresse.
Julie fait irruption et séduit Jean.
Jean couche avec Julie.
L'ordre des choses est bouleversé: il faut inventer de nouvelles règles.
Faut-il partir ? Faut-il rester ? Qui doit obéir à qui ? Qui est le maître et qui est l'esclave ?
Julie exige de Jean qu'il lui ordonne de se trancher la gorge.

Strindberg s'inspire d'un fait divers et le hisse jusqu'à la tragédie. Il transforme l'anecdotique en universel, il puise, dans les petites histoires, la matière brute qu'il passe au tamis de sa sensibilité et de son intelligence pour nous en restituer l'essence fondamentale. Le concentré ainsi obtenu est puissant et dangereux. Il déstabilise plus qu'il ne rassure. Il ne résout rien, n'explique rien.

«J'ai laissé les cerveaux travailler d'une façon irrégulière.»

Strindberg décrypte la réalité avec une rage et une lucidité qui ne s'embarrassent pas de cohérence. La confusion, la pluralité des points de vue est exposée crûment. A chacun de choisir «le mobile qu'il saisira le plus facilement ou qui honorera ses talents d'analyste».

«Mademoiselle Julie» est une pièce trouble et troublante.

Strindberg la qualifie de naturaliste, mais c'est d'un «naturalisme halluciné» dont il s'agit. Il se projette tout entier dans son théâtre comme dans un refuge d'où il peut se venger impunément d'une vie qui l'écorche vif. Il nous donne l'illusion de la réalité, mais il s'accorde la liberté du rêve. Il nous montre le décor et son envers. Les personnages épinglés dans son petit théâtre intime disent tout et spécialement ce que l'on tait lorsqu'on reste dans les limites de la conscience, du bon goût et de la bienséance. Les situations, les objets prennent des proportions subjectives : la préparation abortive de Christine est prémonitrice de la mésalliance de Jean et Julie, les bottes du comte ont un poids symbolique qui fait courber l'échine de son valet chaque fois qu'il les aperçoit, la décapitation du serin préfigure le suicide de Julie... La pièce est un précipité de mots et d'images, de situations et de sentiments.

«Mademoiselle Julie» est une pièce hétérogène.

Elle est irréductible à un sens, un parti pris, une formule définitive. Elle fuit, échappe sans cesse à une appréhension univoque. Ecrite après ses premiers drames épiques et avant les pièces expressionnistes, puis symbolistes de la fin de sa vie, elle porte en elle les germes de l'évolution formelle du théâtre jusqu'à aujourd'hui. C'est ce bouillonnement qui fait sa puissance. Il faut coller à cette écriture, se coltiner à son foisonnement et assumer la rage de Strindberg à vouloir nous restituer sa vision du monde jusque dans ses contradictions. Il faut prendre le risque de pénétrer «dans sa tête», dans une forme libérée de la censure du conscient.

«Mademoiselle Julie» est une pièce en suspension.

Toute l'action se déroule dans la cuisine. Un espace intermédiaire entre les logements des domestiques et les appartements du comte. Un purgatoire entre «le haut» et «le bas», l'ascension et la chute. Un lieu confiné où la parole se libère.
La nuit de la Saint-Jean, on racontait que l'eau de source se transformait en vin et les fougères en fleurs. Un moment magique, «entre chien et loup», une nuit blanche qui modifie la perception du temps.
Cette cuisine sera suspendue entre ciel et terre, en apesanteur dans les limbes du théâtre. Un cadre qui concentre le regard au coeur d'un hors-champ menaçant, peuplé des spectres du passé, du fantôme du comte, des ragots des autres domestiques et des esprits de la Saint-Jean...

Mademoiselle Julie

de August Strindberg

Dans ce «tableau vivant», les personnages sont mus malgré eux par ces forces qui les dépassent, les débordent. Leur âme est un «conglomérat de civilisations passées et actuelles, de bouts de livres et de journaux, des morceaux d'hommes, des lambeaux de vêtements du dimanche devenus haillons, tout comme l'âme elle-même est un assemblage de pièces de toute sorte».

Aux acteurs de prendre en charge ce patchwork qui déborde la psychologie, pour atteindre aux fondements de la nature humaine et aux conflits qui nous constituent tous intimement. Là encore, nous devons cheminer sur un terrain instable, explorer des codes de jeu différents, prendre le risque des ruptures et des contrepoints.

Notre enjeu sera de concentrer les rapports des personnages en un jus très puissant, de dépasser l'anecdote et la sentimentalité, de décapier le réalisme et le naturalisme pour parvenir à l'épure, c'est-à-dire à la violence et à la crudité de la réalité «toute nue».

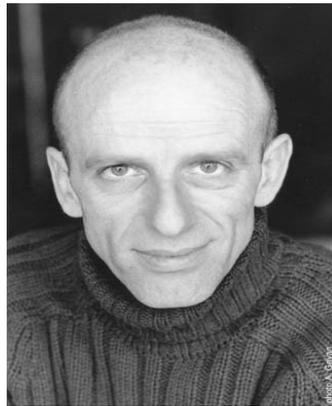
«Nous voulons voir les fils, la machinerie, explorer la boîte à double fond, toucher l'anneau magique pour trouver le sommeil, glisser un regard dans les cartes pour voir qu'elles ont bien été truquées.» A. Strindberg

Jacques Vincey
octobre 2005

Mademoiselle Julie

de August Strindberg

Jacques Vincey Compagnie Sirènes



Comédien, il joue au théâtre sous la direction de Patrice Chéreau («Les paravents»), Bernard Sobel («La charrue et les étoiles», «Hécube»), Robert Cantarella («Baal», «Le voyage», «Le siège de Numance», «Le mariage», «L'affaire de la mort», «Algérie 54-62»), Luc Bondy («L'heure où nous ne savions rien...»), André Engel («Leonce et Lena», «Le jugement dernier»), Gabriel Garran, Laurent Pelly, Hubert Colas, etc. Au cinéma et à la télévision, il tourne notamment avec Arthur Joffe, Peter Kassowitz, Alain Tasma, Luc Beraud, Nicole Garcia, Christine Citti, Alain Chabat, François Dupeyron...

Metteur en scène, il monte deux spectacles d'après Robert Desnos, «La place de l'Etoile» et «Jacks Follies, aux bou-chons» en 1987 et 1988.

En 1992, il réalise un court métrage : «C'est l'printemps ?»

En 1995, il fonde la Compagnie Sirènes.

En 1997, il crée «Opéra cheval», une pièce de Jean-Charles Depaule, au Festival Turbulence à Strasbourg. Le spectacle est repris en tournée et au Théâtre de l'Echangeur à Bagnolet, en 1998.

Il met en scène et joue «Erotologie classique» pour le Festival Trafics à Nantes, en 1997.

En 1999, il est collaborateur artistique de Muriel Mayette pour «Chat en poche» de Feydeau, à la Comédie-Française (Théâtre du Vieux-Colombier). Reprise en mai 2000.

En mars 2001, il co-met en scène avec Muriel Mayette «Les danseurs de la pluie» de Karin Mainwaring (création), à la Comédie-Française (Vieux-Colombier).

En novembre 2001, il crée «Gloria» de Jean-Marie Piemme à la Ménagerie de Verre, à Paris. Le spectacle est programmé, en mai, au Festival Frictions, à Dijon, puis au Festival d'Avignon In, en juillet de la même année. Au cours de l'été 2002, le spectacle est repris au Festival de Pierrefonds, puis à La Mousson d'Été.

A deux reprises, il est l'assistant d'André Engel pour «Leonce et Lena» de Büchner et pour «Le jugement dernier» de Horvath présentés au Théâtre de l'Odéon, en 2001 et 2003.

Mandaté par l'AFAA, il est parti en 2000 et 2001, à Rio de Janeiro, pour préparer la création au Brésil de «Saint Elvis» de Serge Valletti.

Coproduit par le Centre dramatique national de Savoie et Bonlieu Scène nationale Annecy, le spectacle est créé à Rio, le 14 novembre 2002, dans le cadre des Saisons de Théâtre français contemporain en Amérique latine (Tintas Frescas) et du Festival Rio Cena Contemporanea, puis tourne au Brésil, au printemps 2003.

Tournée en France au printemps 2004 : Bonlieu Scène nationale Annecy, CDN de Limoges et le Cargo à Grenoble.

En décembre 2004, il met en scène «Le belvédère» de Ödon von Horvath au CDDB-Théâtre de Lorient. Tournée en France jusqu'en avril 2005. Reprise au Théâtre de Gennevilliers, en mars 2006.

**Interview de
Jacques Vincey**

Comment *Mademoiselle Julie* s'inscrit dans votre parcours ?

Par boutade, j'affirme toujours monter une pièce parce que je ne la comprends pas ! En fait, ce sont l'acuité et la persistance des questions que me pose un texte qui me poussent à rassembler une équipe d'acteurs et de collaborateurs pour chercher concrètement avec moi sur le plateau ; pour creuser, approfondir et nous approprier intimement ces questions afin de pouvoir ensuite les restituer au public enrichies de notre travail commun.

J'ai lu *Mademoiselle Julie* pour la première fois il y a une vingtaine d'années, et, depuis, les interrogations de Strindberg n'ont cessé de m'accompagner. Elles sont le fait d'un homme qui cherchait rageusement à comprendre, à saisir ce qui se cachait derrière la surface des êtres et des choses. Cette quête effrénée, et parfois désespérée, nourrit aujourd'hui notre travail d'une formidable vitalité.

***Mademoiselle Julie* est l'une des pièces les plus connues de Strindberg. Comment expliquez-vous qu'elle fit scandale les premières fois qu'elle fut jouée (fin du dix-neuvième siècle)?**

Strindberg ne s'embarrasse pas des convenances. Il dissèque les rapports humains à la manière d'un anatomiste : c'est dans la chair, les os et les nerfs qu'il cherche une réponse. Comme sur un champ de bataille, il met en présence des forces brutes, contradictoires, irréconciliables. Il expose les désordres amoureux, sexuels de ses trois personnages avec une crudité qui ne pouvait que faire scandale à l'époque.

La fille du comte couche avec son domestique et l'ordre établi en est bouleversé. Il faut inventer de nouvelles règles : qui doit obéir à qui, et pourquoi? qui est le maître et qui est l'esclave ? Cette « guerre des sexes », ce « combat des cerveaux » ébranlent non seulement les fondements moraux, mais aussi l'organisation sociale et politique de la société. Il est intéressant de se demander comment ce scandale résonne aujourd'hui, dans un monde où les frontières entre privé et public sont de plus en plus poreuses...

Selon vous, les trois personnages principaux, (Julie, Jean et Kristin) nous « constituent tous intimement »? En quoi, justement, nous ressemblent-ils ?

Julie, la fille du comte, « ne croit plus à rien » : son éducation et les valeurs qu'on lui a inculqué sont balayées par la réalité. Elle ne peut plus vivre. Jean, le domestique, croit avant toute chose en lui-même et en l'avenir (Strindberg dit qu'il est un « fondateur de races »); son ambition et son intelligence lui permettent de s'adapter au monde tel qu'il est. Kristin, la cuisinière, est celle qui ne doute pas, qui croit en Dieu et s'accroche à des principes; elle sait où est sa place et a la sagesse de s'y tenir. Strindberg parle de lui dispersé dans ces trois personnages. Mais il parle aussi de moi ! Suivant les moments de ma vie, de ma journée, je me sens plutôt comme Julie, comme Jean ou comme Kristin. J'essaie de trouver une harmonie entre ces trois archétypes de notre humanité : le « samouraï », le « commerçant » ou le « croyant »... Cette pièce est fondamentale parce qu'elle plonge jusqu'aux racines de ce qui nous constitue tous intimement. C'est pour ça que c'est un classique qui traverse les âges. Tout le monde connaît cette pièce – ou croit la connaître – mais, avant tout, chacun s'y reconnaît.

Ces différences de caractère ne sont-elles pas révélatrices de nos contradictions ?

Absolument. Et Strindberg est quelqu'un qui avait beaucoup de mal à vivre, c'était un homme extrêmement tourmenté et le théâtre était une manière pour lui d'épingler ses démons sur la scène de manière à pouvoir vivre, ou survivre... C'était un moyen d'objectiver, d'avoir prise sur tout ça.

Pour quelle raison Strindberg qualifie-t-il cette pièce de « tragédie naturaliste »?

Une des caractéristiques de la pièce est sa concentration : l'action se déroule en une nuit dans un lieu unique. Les personnages sont pris dans un engrenage, une mécanique qui les dépasse. Nous sommes dans les codes de la tragédie classique.

Quant au naturalisme, il faut le comprendre dans le sens où Strindberg affirmait qu'« il faut se faire naturaliste pour devenir mystique »... Nous sommes loin du courant esthétique initié par Zola, à la même époque en France ! Strindberg s'accroche au réel pour traquer tous les aspects cachés, tous les signes, tous les mystères qui pourraient donner un sens à l'existence et arracher les racines de ce mal qui nous conduit inéluctablement à une déviation toujours reproduite.

Strindberg dissèque l'être humain, le montre sous une lumière crue. Mais laisse-t-il tout de même une place au rêve ?

Strindberg nous donne l'illusion de la réalité, mais il s'accorde la liberté du rêve. *Mademoiselle Julie* part d'une situation très réelle (dans une cuisine, pendant la nuit de la Saint-Jean), mais progressivement dérape, glisse vers d'autres mondes. Ainsi les situations, les objets prennent des proportions subjectives... Le naturalisme bascule vers l'expressionnisme, le lyrisme, le symbolisme... La pièce échappe sans cesse à une appréhension univoque. Elle est irréductible à un sens, une esthétique, un parti pris rassurant... C'est ce bouillonnement qui fait sa puissance. Il faut coller à cette écriture, se coltiner à son instabilité, assumer ses ruptures de style et ses changements de registre. Ils sont le signe de la rage de Strindberg à vouloir nous restituer sa vision du monde jusque dans ses contradictions. Sa lucidité est celle des voyants et des médiums beaucoup plus que des psychologues ou des sociologues : elle déborde largement le bon sens et le bon goût !

Dans cette volonté de mettre à nu l'âme humaine, n'y a-t-il pas le risque, en tant qu'acteur, et metteur en scène, d'exagérer le naturel des personnages ?

On ne peut pas tricher avec cette pièce ! On ne peut que partir de la vérité des situations et de la présence des corps sur le plateau. Nous devons cheminer sur un terrain instable, explorer des codes de jeu différents, prendre le risque des ruptures et des contrepoints. Il s'agit de porter le texte sans le surcharger d'une interprétation qui l'anecdotise. Surtout ne pas stagner dans la sentimentalité ! Il faut dépasser le pathos et le pathologique pour parvenir au tragique. Il faudrait arriver à cette limite où la fiction devient translucide, où on oublie les personnages pour ne plus voir qu'un homme et une femme engagés dans une lutte à mort...

Le dispositif scénographique ingénieux, une cuisine suspendue entre ciel et terre, laisse entrevoir au public un hors champ mystérieux...

Cette cuisine est un espace intermédiaire entre le logement des domestiques et les appartements du comte. Un purgatoire entre le « haut » et le « bas », l'ascension et la chute. Un lieu confiné où la parole se libère au cœur d'un hors champ menaçant, peuplé des spectres du passé, du fantôme du comte, des ragots des autres domestiques et des esprits de la Saint-Jean...

Cette cuisine est un cadre qui concentre le regard, un « tableau vivant » dans lequel les personnages se débattent, mus par des forces qui les dépassent les débordent.

Le spectateur se retrouve à la fois témoin et voyeur : il voit à travers et au-delà des murs...

Jacques Vincey a répondu par écrit à Marie Bertholet.

Chapiteau Vidy-L
du 21 novembre au 3 décembre 2006

Au bord de l'eau

de **Eve Bonfanti**
et **Yves Hunstad**
Conception, réalisation,
interprétation :
Eve Bonfanti
et **Yves Hunstad**

La Passerelle
du 22 novembre au 10 décembre 2006

Le portrait de Madame Mélo

de **Claude Inga-Barbey**
Mise en scène :
Pierre Mifsud

Salle Charles Apothéloz
du 28 novembre au 2 décembre 2006

Sauterelles

de **Biljana Srblijanovic**
Mise en scène :
Dominique Pitoiset

Salle de répétition
du 5 au 17 décembre 2006

Veillons et armons-nous en pensée

Farces d'hier et
d'aujourd'hui
Chefs de troupe :
Jean-Louis Hourdin
François Chattot

Salle Charles Apothéloz
du 6 au 17 décembre 2006

Atteintes à sa vie

de **Martin Crimp**
Mise en scène :
Joël Jouanneau

Ce programme est présenté sous réserve de modification.

Renseignements

Théâtre Vidy-Lausanne
Av. E. Jaques-Dalcroze 5
1007 Lausanne

du mardi au samedi
de 10h00 à 19h00
Tél : 021/ 619 45 45
Fax : 021/619 45 99

Réservez vos places
par notre site internet :
www.vidy.ch

Point de vente :
Payot Librairie
Place Pépinet 4, Lausanne

du mardi au vendredi
de 13h00 à 18h30
le samedi
de 10h00 à 18h00
(pas de réservation
téléphonique chez Payot)

